Document generated on 04/29/2024 12:38 p.m.

Voix et Images

Couples

Jacques Michon

Volume 13, Number 1 (37), Fall 1987

Suzanne Lamy

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200697ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200697ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Michon, J. (1987). Couples. *Voix et Images*, *13*(1), 189–192.
https://doi.org/10.7202/200697ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Couples

par Jacques Michon, Université de Sherbrooke

Pourquoi s'indigner devant les revendications des artistes qui réclament aujourd'hui un salaire? Aussi longtemps qu'ils ont servi une cause que la collectivité semblait partager et soutenir, les artistes ne réclamaient rien pour eux-mêmes. Le jour où ils ont eu le sentiment d'être floués, que leur travail ne servait qu'à enrichir les épiciers de la culture, ils ont réclamé leurs gages. Qui dira le nombre d'exemplaires de tel roman ou de tel essai philosophique envoyés au pilon ou soldés alors que l'éditeur avait touché sa prime du Conseil des Arts? Pourquoi appeler «droit d'auteur» une loi qui protège en fait les intérêts des entrepreneurs? Pourquoi les artistes ne se constitueraient pas en syndicat et en groupe de pression pour réclamer leur part de l'assiette fiscale?[1] On comprend pourquoi l'auteur abandonne progressivement l'étiquette nationale pour faire valoir tout simplement ses droits de citoyen. Il s'agit d'assumer l'art, la littérature, comme une pratique autonome sans attache politique ni devoir patriotique. L'économie et le lieu de travail deviennent les dénominateurs communs du rassemblement. Débarrassés de cette illusion prolongée suivant laquelle les intérêts de l'artiste coïncident avec ceux d'un parti ou d'une collectivité, les écrivains écrivent.

Ce changement progressif de stratégie se répercute en surface dans les titres, les personnages et les lieux des récits qui ne véhiculent plus nécessairement les signes de la québécité. Sous la pression combinée des événements et des visées commerciales des éditeurs, on préfère les signes et les mythes de l'américanité, les grandes sagas exotiques et les drames personnels. Le roman qui s'alimente à la rumeur publique, se pare des prestiges du voyage et de l'actualité. Tremblay déménage à Outremont qui pourrait être une banlieue de San Francisco, Pierre Nepveu nous transporte à Vancouver, et un jeune écrivain, Sylvain Trudel, se laisse porter par le souffle de l'Harmattan, qui, comme chacun sait, est un vent d'Afrique occidentale.

Outremont à l'heure de San Francisco

Tremblay délaisse donc (momentanément?) les rues sales et tonitruantes de la Main et du Plateau Mont-Royal pour les quartiers feutrés et ombragés d'Outremont[2]. L'univers pathétique et grotesque d'Édouard est remplacé par les péripéties quotidiennes d'un jeune couple homosexuel qui tente de connaître les joies ordinaires du ménage à deux. Les ajustements des premiers mois, l'intrusion du fâcheux, et surtout l'arrivée de Sébastien, le jeune fils de Mathieu, provoquent de petits incidents, des frustrations de moyenne grandeur qui ébranlent

et mettent à l'épreuve les sentiments de chacun. Nous sommes loin ici de la quête démesurée et rocambolesque d'Édouard dans le demi-monde des travestis de la Main. Un professeur de cégep et un jeune comédien, loin des bars et des partouses, tentent de connaître le bonheur conjugal.

Le jeune couple vit à l'heure de la communauté «gay» de New York et de San Francisco. La peur du SIDA, la crainte du vieillissement commandent la sagesse et la prudence chez Jean-Marc qui a déjà connu la vie aventureuse des bars et des «buissons ardents». La quarantaine venue, le besoin d'une relation plus stable l'amène à chercher en profondeur ce qu'il perd en étendue. Mathieu, marié jeune, père d'un enfant, trouve chez Jean-Marc la stabilité et le confort sentimental qu'il avait ignorés jusque-là.

Tremblay a toujours autant de talent pour décrire les rites de séduction et d'exclusion qui structurent les rapports sociaux d'une communauté restreinte ou marginale. Dans le groupe composé ici d'intellectuels, d'artistes et d'homosexuels, les individus sont sans cesse en représentation, tour à tour acteurs et spectateurs. Les regards, les signes et les rites de séduction transforment les jeux de miroir en jeux de pouvoir. Le narrateur et les personnages les plus lucides exercent leur sens critique par l'humour et l'ironie. Aucune grâce pour ceux qui pètent plus haut que le trou ou qui pataugent dans l'inauthenticité et les faux semblants. Par ailleurs, la volonté de déconstruire les préjugés concernant la communauté homosexuelle ne va pas sans moralisme ni une certaine complaisance, l'auteur n'échappe pas toujours au prêchi-prêcha des bons sentiments.

Tremblay excelle quand il s'agit de dépister dans un groupe les stratégies et les parcours des désirs vagabonds, les alliances et des mésalliances d'occasion. Ces rivalités et ces coalitions temporaires jouent et déjouent les prévisions et établissent une série de rapports entre personnages qui structurent de petits drames. Le récit est à son meilleur dans les scènes de la vie de groupe. *Chus venu au monde en gang*, disait Édouard. C'est également le cas pour ces Outremontais qui ne sont pas souvent seuls. Dans le monde de Tremblay, la solitude n'existe pas. Même enfermé dans ses plus sombres soliloques, le personnage est toujours en dialogue avec son milieu. L'auteur, en ce sens, traduit bien l'esprit grégaire, l'être-ensemble de sa génération en même temps que l'éthos des classes populaires qui valorisent la participation active à la vie et au discours collectifs.

Une saison en enfer avec Mira

Avec **l'Hiver de Mira Christophe**[3], Pierre Nepveu nous donne l'impression d'avoir toujours écrit des romans. Le récit coule de source, le lecteur se laisse entraîner non par l'intrigue, somme toute assez simple, mais par le phrasé, le rythme de la prose qui nous conduit de chapitre en chapitre dans les profondeurs troubles de la relation qui unit et sépare Mira et Jean-René. L'éclatement, l'explosion, l'instant où tout se défait, constitue le moment privilégié autour

duquel le récit s'articule. Ce n'est pas tant le contenu de la crise qui fascine le narrateur que sa forme. *Au-delà de l'amour, de la détresse et autres séismes du corps et de l'âme, Albert Mathieu se dit que les catastrophes sont inévitables, infimes ou majestueuses, mais que, chose curieuse, leur contenu est toujours infiniment plus pauvre que leur forme* (p. 135). La crise du couple est ici détaillée, analysée, presque figée dans le temps par le ralenti de la narration qui s'attarde aux détails de la dissolution dont la scène finale de **Zabriskie Point** d'Antonioni, évoquée par le narrateur au début du récit, devient le symbole.

Jean-René fait un séjour d'étude à Vancouver où il observe les moeurs et les comportements des primates; Mira, haïtienne et infirmière de profession, l'accompagne. Lui, fasciné par ses macaques, et elle, Mira aux mille visages, passionnée et imprévisible, ne semblent avoir en commun que leurs malentendus et leurs orages. On songe au couple mal assorti de Madeleine et Alain Dubois dans **Poussière sur la ville**, où l'homme de science affronte une amante intransigeante. Quand Malcolm Lowry, l'ombre tutélaire de Jean-René, appelle sa compagne pour observer une enseigne de la compagnie Shell dont le S ne s'allume plus, *le mot HELL s'inscrit nettement sur l'un des réservoirs*, c'est aussi ELLE que l'on entend.

D'autres personnages gravitent autour du couple, dont Mathieu, et Étienne, le narrateur au statut ambigu. Quel triangle se dessine entre Mira, Jean-René et Étienne? Celui-ci ne semble pas avoir d'existence autonome. Plus qu'un témoin, s'agit-il d'un complice, d'un autre Jean-René qui aurait atteint le fond de la désillusion? Étienne, l'être absent de lui-même (*Je souffre d'un mal incurable: l'après-coup, le différé, l'in abstentia* p. 137) serait l'écrivain, le médiateur, l'être de la «différance». Contrairement au personnage d'Albert Mathieu qui, lui, n'écrira jamais le Livre dont il parle, Étienne détient la distance nécessaire à l'énonciation du récit qui ne peut exister que dans cette essentielle absence au monde qui est aussi l'une des conséquences possibles de la catastrophe.

Hugues et Habaké

Le Souffle de l'Harmattan de Sylvain Trudel[4] s'ouvre sur l'univers magique de l'enfant trouvé qui réinvente le monde comme sa propre naissance: *je suis né de parents qui n'ont jamais existé et qui m'ont abandonné dans un panier à provisions au milieu d'une mare à quenouilles*. La rencontre d'Hugues et Habaké, un petit Africain du Sahel, représente l'union des esprits jumeaux pour des aventures imaginaires en dehors de la sphère des adultes. Dans l'univers pré-oedipien, antérieur à la différence sexuelle, l'imagination est souveraine. Nos deux jeunes héros n'ont pas besoin, comme la Bérénice de **l'Avalée des avalés**, de détruire ou de détourner les clichés, les préjugés ou les lois prescrites par la société, ici tout est déjà transformé par le regard de l'enfant. Une assiette de haricots, de purée de pommes de terre et de petits pois est d'emblée convertie en paysage médiéval et en champ de bataille; les mots sérieux ou savants de l'actualité prennent des significations inattendues, les rapports de causalité sont inversés ou pervertis.

L'auteur réussit à créer un idiolecte particulier, à la fois étrange et familier, qui évoque l'âge de l'innocence et de l'intransigeance. Ici le jeu retrouve son poids de réalité. Jouer aux explorateurs, voler comme un oiseau, creuser un tunnel jusqu'en Chine, construire un sous-marin sont des activités sérieuses qui impliquent la recherche d'un monde meilleur sans guerre ni famine. Le récit de Sylvain Trudel est animé par l'utopie d'une jeunesse idéaliste et généreuse à qui aucune vision d'horreur n'a été épargnée, qui a tout vu avant même d'avoir vécu. L'auteur fait partie de cette génération née dans les bouleversements de la Révolution tranquille et de Mai 68. Il est sans doute bien placé pour traduire les visions et les espoirs de ces «enfants du déclin» dont nous parlions dans une chronique précédente. Mieux dotée, plus instruite que la précédente, moins obsédée par le sexe, la révolution et la marginalité, cette génération qui pointe semble en mesure de réaliser la promesse non tenue des aînés qui voulaient mettre l'imagination au pouvoir. Sylvain Trudel inaugure avec brio, beaucoup d'humour, de modestie et de tendresse ce récit qui semble annoncer le roman d'une relève imaginative.

---

1 Le colloque sur «La situation socio-économique des auteurs québécois» organisé par le CRELIQ (université Laval) avec la participation du ministère des Affaires culturelles et la collaboration de l'UNEQ, de la SARDEC, du CEAD et de la SPACQ, à Montréal, les 14 et 15 mai 1987, a mis en évidence ces préoccupations actuelles des artistes.

2 **Le Coeur découvert**, roman d'amours, Montréal, Leméac, 1986, 318 p.

3 **L'Hiver de Mira Christophe**, roman, Montréal, Boréal, 1986, 219 p.

4 **Le Souffle de l'Harmattan**, roman, Montréal, Quinze, 1986, 140 p.